

Non, elle ne l'avait pas oublié. Elle ne devait pas l'oublier. Fidèle aux habitudes de son enfance, que ne purent interrompre les années de couvent, trois ou quatre fois l'an, elle versait son aumône dans la sébille du pauvre Jean Loysel.

V

Une année, ce fut lui qui manqua au rendez-vous.

L'hiver avait été précoce et dur aux malheureux. L'hôpital et les refuges de nuit se peuplaient des "sans gîte" et des "sans travail" qui sont, hélas! si nombreux à Paris. En vain, la jeune fille, fidèle au pèlerinage consolant, chercha son protégé contre la porte aux lourds vantaux. Jean avait disparu.

—Mon Dieu! dit-elle, il sera mort! Pauvre Jean!

Mais voilà qu'à Pâques, elle le vit revenu. Il expliqua que, tombé malade, il avait été porté à l'hôpital où il était demeuré deux mois, et ensuite transporté dans une maison de convalescence, à la campagne. Depuis huit jours seulement, il avait repris sa place, et songeant qu'elle allait venir, le cœur lui battait.

Elle toute émue, le regardait. Cette misère la faisait songeuse. Elle l'avait connu si petit à cette même place! Et il n'avait guère grandi. Sa figure, pourtant, était presque celle d'un homme maintenant. Ce qui faisait dire à la femme de chambre:

—Ce n'est pas convenable, voyez-vous, Mademoiselle, de vous arrêter pour "causer" à ce pauvre.

Avait-elle seulement entendu l'observation? Je ne sais, mais assurément elle n'en tenait aucun compte, s'arrêtant jour après jour pour lui donner son aumône avec une parole et parfois un sourire. Jean osa demander:

—Vous ne retournez donc plus, au couvent, Mademoiselle?

—Mais non, dit-elle. C'est fini, le couvent, mon ami.

Alors, le cœur de Jean fit un grand bond dans sa poitrine. Il la verrait tous les jours, n'est-ce pas?

—Oui, tous les jours... ce sera comme autrefois, quand nous étions enfants, tous les deux.

Cependant, elle mûrissait un projet. Elle voulait s'occuper de Jean Loysel. Il était son protégé depuis longtemps!...

En somme, cette aumône qu'elle lui donnait en passant ne lui servait qu'à ne pas mourir de faim. Elle ne le mettait pas à l'abri de la misère. Jeune fille, à présent, elle comprenait ce que son insouciance d'enfant n'avait pas pu prévoir. Elle voulait que ce malheureux, incapable de se livrer à aucun travail pût vivre sans mendier. Elle voulait que l'hiver il fût chaudement vêtu, logé confortablement et nourri simplement, mais avec une saine nourriture. Elle voulait, enfin, qu'infirmes et incurables, il fut soigné, aidé, soutenu...

Vive, ardente, enthousiaste, elle faisait à Jean, le tableau de cette vie qu'elle rêvait pour lui. Et devant les yeux du malheureux passaient des visions de bien-être, des mirages de douce existence. La jeune fille parlait d'une voix harmonieuse comme une musique céleste.

Et Jean faisait un songe... en même temps qu'un affreux et déchirant combat se livrait dans son âme.

Vivre!... dormir dans un lit!... un vrai lit, au lieu du grabat infect sur lequel il pouvait à peine s'étendre!... abriter sous un toit sa triste misère!... avoir du linge, des habits propres!... manger sur une table appétissante, respirer le grand air pur venu du ciel... entendre chanter les oiseaux, respirer le parfum des fleurs et reposer ses regards sur les gazons verts! Quelle tentation!

Oui, mais il ne la verrait plus, elle, la jeune fille au regard bleu, compatissant et doux!... il n'entendrait plus sa voix!... Ah! ne plus la voir! ne plus la voir!... Elle, le rayon, de sa vie, le besoin de son âme!... Le pourrait-il sans en mourir?...

Tout de suite, elle se mit en quête. Peu à peu, instruite par Jean de tout ce qu'il fallait savoir, munie des papiers de l'infirmes, accompagnée de son père, elle régla l'admission de son protégé dans un asile charitable,

s'engageant à verser chaque année la somme nécessaire à l'entretien du malheureux. Et toute joyeuse, un matin, de mai, elle vint annoncer la bonne nouvelle à Jean.

Or comme elle lui expliquait que sous peu de jours il serait conduit dans une riante campagne où il serait soigné, comme un frère par de douces infirmières, elle fut tout étonnée de voir tout à coup deux ruisseaux de larmes s'échapper des yeux de l'infirmes.

—Allons! allons! dit-elle, du courage!... Si vous êtes sage, Jean, on ira vous voir là-bas, puisque d'ailleurs la maison où vous allez vivre est dans notre pays.

Il joignit les mains et cria comme un fou:

—Ah! Mademoiselle!... vous viendrez!... vous viendrez!...

Elle ne comprit pas, mais pour le consoler:

—Je vous le promets, dit-elle. Je viendrai.

VI

—Allons! dit "l'homme", un matin, en poussant l'infirmes du pied pour l'éveiller, va falloir se dépêcher. Il y a un grand mariage à Saint-Augustin et il s'agit d'arriver de bonne heure pour prendre sa place. Puisque tu vas être logé aux frais d'une princesse, faut pas rater les bonnes occasions.

L'"homme", au fond, enrageait de la chance de Jean, parce que, maintenant, il lui faudrait travailler sérieusement, s'il tenait à vivre.

Les voilà partis, l'un poussant l'autre jusqu'à l'église Saint-Augustin.

C'était vers la fin de mai, Le doux printemps de Paris embaumait le boulevard. Les arbres tout fleuris s'estompaient dans la grisâtre atmosphère des matins chauds, secouant leurs fleurs sur les passants.

Les marches de l'église étaient couvertes du tapis des grands jours, et jusque sous le porche la verdure des fiers palmiers débordait, donnant un air d'Orient à toute cette joie. Pres-sée contre les grilles, la foule atten-